

*Audience avec l'impératrice au sujet de Raspoutine – Exil et maladie en Crimée – A Saror sur les traces de saint Séraphin.*

Monseigneur Théophane parlait rarement de Raspoutine, et quand il en parlait, ce n'était jamais sous ce nom-là : il l'appelait toujours soit Grigorii Evfimovitch, soit «le starets Grigorii». Il suivait là les préceptes évangéliques et ceux des Pères, qui interdisent formellement d'accuser qui que ce soit, serait-ce le pécheur le plus invétéré. Seul Dieu est juge. Et lorsqu'un homme juge son prochain, il en éprouve toujours un grand tort spirituel. Le Christ l'a dit : «Ne jugez point et vous ne serez point jugés; car on vous jugera du même jugement que vous aurez jugé, et on vous mesurera de la même mesure que vous aurez mesuré les autres.» (Mt 7 1,2)

Et l'on comprend que Monseigneur Théophane, qui fit le voyage de Sibérie pour se renseigner sur place sur le passé de Grigorii Evfimovitch, ne pouvait pas appeler celui-ci autrement que «starets». Si la période pétersbourgeoise de sa vie se déroula sous le signe de la chute, il s'agissait de la chute d'un «starets». Chose qui peut avoir des conséquences incalculables. Dans cette histoire de la chute d'un «starets», le rôle principal fut tenu par la haute société pétersbourgeoise. En croyant le protéger, elle entoura le paysan sibérien de toutes sortes de tentations. Et il ne sut pas résister. Lui qui pourtant menait une vie extrêmement recueillie, quasiment ascétique il avait voulu effacer ses péchés de jeunesse par une terrible pénitence : il vivait non point dans une maison mais dans une niche, comme un chien, avec une chaîne à son cou. Qui osera dire que le Seigneur n'accepta pas ce repentir ? Il l'accepta, sans aucun doute, Lui qui «est venu sauver les pécheurs», et il octroya même au pénitent la grâce et le pouvoir d'aider les autres. Grigorii Evfimovitch aidait les autres. Et la nouvelle en parvint jusqu'au Palais impérial, où sévissait un grand malheur. L'héritier du trône, le petit Alexis, était atteint d'une maladie incurable, contre laquelle la médecine était impuissante, il pouvait mourir à tout moment. Le dernier recours, ce fut cet «homme simple», que l'on convoqua au Palais. Et il aida, en effet. Et c'est alors que la haute société de la capitale, pour s'emparer du favori, agit à son égard d'une façon infiniment cruelle. Tous les moyens furent bons – et tous furent un poison redoutable pour le pauvre Grigorii Evfimovitch. Il devint (on fit de lui) un homme au double visage. A la cour, il était «le starets Grigorii», le seul guérisseur de l'héritier, et passé le palais impérial, il n'était plus que «Raspoutine» (sans même l'adjonction, pourtant officielle, de «Novykh»).

Cette dualité, cette duplicité du «starets Grigorii», il fallait en parler à l'impératrice Alexandra Fiodorovna. Monseigneur Théophane aurait voulu que la révélation vienne de l'épiscopat de l'Eglise russe tout entier, et il proposa aux membres du Saint Synode et à d'autres prélats de s'unir pour cela. Il le proposa notamment à l'archevêque Serge (Stragorodskii), alors qu'il était recteur de l'académie de Saint Pétersbourg, avec lequel il avait beaucoup de relations professionnelles. Mais aucun des hiérarques ne voulut prendre cette responsabilité. Tous les évêques avec lesquels il s'entretint, dirent comme un seul homme à Monseigneur Théophane : Mais non, mais non, c'est votre devoir à vous. Vous êtes le directeur de conscience de Sa Majesté, c'est votre devoir personnel. Oui, certes. Je ne me dérobe pas à mon devoir. Mais si je parle en mon nom, en tant que confesseur, je n'exprimerai que mon opinion personnelle, que l'on peut fort bien ne pas prendre en compte. Alors que si la révélation a un caractère officiel, si elle émane de l'Episcopat tout entier, l'on ne pourra pas la négliger. Non, non c'est votre devoir à vous ... Evidemment, si l'on ne vous écoute pas, c'est une autre affaire. Ainsi, l'épiscopat refusa de porter témoignage devant la famille impériale de la mauvaise réputation du starets Grigorii, réputation qui faisait tort à la fois à l'Eglise et à l'Etat.

Dans ces conditions l'évêque Théophane dut, en sa qualité de directeur de conscience de l'impératrice, demander une audience à son Altesse. Il était, bien entendu, parfaitement convaincu de l'innocence absolue de celle-ci et que tout ce qui se disait n'était que de méchants ragots : la calomnie était un instrument des révolutionnaires dans leur lutte contre la monarchie. Ce fut la haute société pétersbourgeoise qui commença : elle fut suivie des révolutionnaires, qui réussirent à gagner à leur mensonge jusqu'aux écoliers. L'audience dura fort longtemps, «une heure et demie», disait Monseigneur Théophane. Pour qui le connaît, il est évident qu'il ne pouvait parler qu'avec la plus grande délicatesse, le plus grand tact. Jamais il ne jugeait quiconque, et moins que tout autre le starets Grigorii Evfimovitch, surtout devant l'impératrice. Or, celle-ci, comme il le racontait lui-même : «fut extrêmement vexée !» Elle

avait sûrement cru qu'il ajoutait foi à l'immonde calomnie qui courait à son sujet, non seulement dans les cercles révolutionnaires, mais aussi dans les cercles proches du Trône. Ceux-ci prenaient en quelque sorte leur revanche sur l'impératrice, qui n'avait pas su, par timidité, créer des rapports d'intimité avec la haute société. Mais l'évêque Théophane a estimé de son devoir de révéler, à ses risques et périls, le changement qui s'était opéré chez le starets Grigorii depuis son arrivée à la capitale et depuis qu'il était devenu proche de la famille impériale et qu'il guérissait le prince héritier. Cette audace, Monseigneur Théophane la paya d'une mutation de Crimée à Astrakhan, où il contracta la malaria et une tuberculose de la gorge.

Chose caractéristique, les calomnieurs ont passé sous silence cette audience chez l'Impératrice. Pourquoi ? Mais parce que le courage du prélat, en l'occurrence, contredisait le mensonge selon lequel «c'était lui qui avait introduit Raspoutine à la cour.» Cependant, le souvenir de cette audience resta vivace toute la vie de l'archevêque, sous forme d'une petite tache, comme une sorte d'eczéma, qui apparaissait sur son front chaque fois qu'il était contrarié ou inquiet.

Monseigneur Théophane s'était évidemment très soigneusement préparé à son entrevue avec l'Impératrice. Nous savons cela grâce aux souvenirs du secrétaire personnel du Vice-gouverneur du Caucase, le comte Vorontsov-Dachkov. Ce secrétaire se nommait Semion Semionovitch Matchevskii, et il finit ses jours dans un monastère. Au moment dont nous parlons, Semion Semionovitch se trouvait en pèlerinage au monastère de Sarov. Tandis qu'il s'y trouvait, un télégramme parvint de Sibérie annonçant que le directeur de conscience de la famille impériale, l'évêque Théophane, allait s'arrêter à Sarov pour y prier, et demandant qu'on envoie un équipage pour l'accueillir à la descente du train. Au reçu de ce télégramme, l'administration du monastère supposant que le «directeur de conscience de la famille impériale» était un personnage plus laïc que religieux, s'adressa à S. S. Martchevski pour accueillir l'évêque. Ainsi donc, Semion Semionovitch alla chercher le voyageur à la descente du train et en homme du monde, il tenta de distraire «l'Evêque de la capitale» par des discours mondains. Mais l'évêque gardait le silence – ce qui déplut à son compagnon «pendant tout le voyage de la gare au monastère il se tut».

En fait, Monseigneur Théophane était plongé dans la prière, ce qu'un simple laïc ne pouvait pas comprendre. Arrivé au monastère, l'évêque Théophane demanda au supérieur de lui permettre de prier seul dans la cellule de saint Séraphin, dans cette même cellule où le saint rendit l'âme à Dieu. La requête fut, bien sûr, accordée. Monseigneur entra seul dans la cellule et s'y enferma pour prier. Cependant, à l'extérieur de la cellule, l'inquiétude se mit à gagner : l'évêque priait trop longtemps, les moines craignirent que quelque chose ne soit arrivé à leur hôte. Ils n'osaient pas entrer et s'adressèrent à Semion Semionovitch. Celui-ci pénétra dans la cellule et trouva l'Evêque Théophane évanoui. Il le prit dans ses bras et l'emporta au dehors – mais sans comprendre toute la portée spirituelle de l'incident. Quant à l'évêque, il ne crut pas possible de parler de ce qui s'était passé dans la cellule de Saint Séraphin, ce qui parut à l'un des témoins «tout à fait incompréhensible et mystérieux». Il est singulier que ce qui arriva alors au confesseur de la famille impériale, à Monseigneur Théophane, ait pu paraître étrange et incompréhensible, car sur le plan spirituel, la chose est parfaitement claire : l'évêque a perdu connaissance sous l'effet d'émotions trop fortes. En effet, il a dû demander à Saint Séraphim de l'inspirer pour son entrevue imminente avec l'impératrice et il a dû être informé du fait que ses efforts ne seraient pas couronnés de succès, parce que son interlocutrice n'allait pas le comprendre, mais que dans le même temps, cet entretien devait avoir lieu et servir de «témoignage». C'est sous l'effet de ces fortes émotions, dans le genre de celles qui faisaient sangloter de douleur saint Séraphim, lorsqu'il sentait venir des temps d'épreuves terribles pour la malheureuse Russie, que l'évêque Théophane avait perdu connaissance.



Saint Seraphim de Sarov